

E

nfance et adolescence dans l'Assemblée

Témoignage

Lors de la conférence de la FECRIS « Confusion concertée et intentionnelle entre secte et religion », à Marseille, le 16 mai 2015, une jeune femme a témoigné de son enfance dans ce mouvement et des grandes difficultés qu'elle a ensuite longtemps rencontrées. Bulles publie ici de larges extraits de son récit.

Je suis née dans l'Assemblée, groupement religieux extrémiste, en 1964, trois ans après sa fondation. Mes parents, ainsi qu'un couple suisse et leurs trois enfants, tous issus du pentecôtisme, ont été les premiers adeptes de ce groupe qui deviendra l'Assemblée Chrétienne de France et des pays Francophones (ACFF), filiale des Amis de Smith¹.

Je tiens à préciser que mes parents ont eu un parcours de vie très difficile. Ils ont connu le rejet et la violence dans leur enfance. Ils ont ensuite, chacun de leur côté, rencontré les pentecôtistes.

Lors de ma naissance, l'Assemblée est uniquement basée à Nancy où viendra s'installer une famille norvégienne envoyée par les Amis de Smith. Comme les familles ne vivaient pas ensemble, chacun éduquait ses enfants selon la doctrine rigoriste des Amis de Smith, mais avec sa propre compréhension des textes bibliques, littérale ou imagée, suivant son contexte social et son propre vécu.

Les enfants

La plaisanterie n'avait pas sa place. La colère, ou toute autre émotion révélant une frustration quelconque, devait être réprimée si nous ne voulions pas être punis. Soumis, nous ne pouvions parler de nos ressentis qui ne pouvaient être que de nature basement humaine, diabolique, l'innocence n'était pas reconnue.

¹ Devenus l'Assemblée Chrétienne de Brundstad, puis Brundstad Christian Church, nom officiel en Norvège depuis 2011.

Les enfants qui avaient du caractère étaient plus contrôlés que les autres avec, par exemple, des changements d'école pour couper des fréquentations jugées mauvaises.

Pour l'Assemblée, l'enfant qui naît est supposé être déjà empli de vices. Et cela, jusqu'au baptême qui le lavera de tout péché, et l'engagera pour la vie, envers Dieu. Le baptême a lieu à partir de la majorité, âge supposé des prises de responsabilités, avec les fiançailles, le mariage et la procréation.

Lorsque l'enfant grandit, le mauvais côté de sa nature humaine se développe et c'est tout naturellement qu'il veut se nourrir du mal ; la seule possibilité de transformation passe par l'apprentissage de la vie de Jésus. Lui qui a vaincu la chair, qui a souffert jusqu'à la mort pour montrer l'exemple et sauver les pauvres pécheurs que nous sommes. Il nous est donc demandé une totale abnégation de soi et une empathie qui nous rend encore plus docile : apprentissage de la négation de soi...

Enfant, ce que nous vivions paraissait tout à fait normal ; l'obéissance était le maître mot, il fallait se taire et obéir. Nos repères étaient l'Assemblée et sa prédication, ainsi que nos parents, auxquels nous accordions toute notre confiance, persuadés que le « monde » était la porte de l'Enfer.

Ma mère ayant dû subir plusieurs interventions chirurgicales, mes sœurs et moi avons dû être placées plusieurs mois en centre de santé, en familles d'accueil ou en foyer. Notre famille a été très peu aidée à ce moment-là par les membres du groupe, ce qui traduit le gouffre entre la parole et son application.

Le monde extérieur

J'ai fait ma première rentrée des classes à l'âge de 6 ans, mes premiers pas vers ce monde dit « maléfique ». C'était pour moi aller à l'école sans y être : il fallait passer inaperçue, éviter les entrées en contact par le regard qui amènent la parole puis le geste amical qui nous enrôlerait à notre insu, ou bien les questions, auxquelles nous ne pourrions répondre, par ignorance, peur ou honte. Mais passer inaperçus n'était pas gagné car nous étions reconnus dans la rue.

Nous étions quotidiennement sujets à moqueries. Mis à l'épreuve du feu nous devons penser comme Jésus sur la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ». On nous apprend à aimer nos ennemis, à bénir ceux qui nous maudissent, à faire du bien à ceux qui nous haïssent et à prier pour ceux qui nous font du tort et nous persécutent.

Chez soi, chacun devait lutter contre le monde et ses tentations. Nous n'avions

pas le droit de parler avec les « gens du monde » qui pouvaient nous contaminer avec tous leurs dires et actes sataniques. C'était tout juste admis à l'école, puisqu'elle était obligatoire. Aussi, ne parlions-nous pas ou peu avec les autres enfants, seulement avec les enseignants et toujours en rapport avec le travail scolaire. Tout ce qui y était enseigné était décortiqué. Nous n'avions pas le droit de participer aux cours de Sciences naturelles abordant le sujet de la sexualité.

L'humour, la musique, l'art, les médias étaient interdits, nos lectures étaient surveillées. Je me souviens que ma mère avait fait un scandale au collège parce que la professeur de français nous avait demandé de lire « Le Grand Meaulnes » d'Alain Fournier. J'ai dû le lire en cachette, sous mes couvertures, éclairée à la lampe torche, et j'ai ainsi lu plusieurs livres interdits.

Mes seules lectures autorisées étaient la Bible, que nous étudions quotidiennement, les livres traitant de la Shoah, de conversions et... le dictionnaire. Je ne suis jamais allée à aucune fête de fin d'année à l'école, pas plus qu'aux anniversaires.

En grandissant, l'école devenait un monde de curiosités, un zoo humain à observer, tout en ayant le sentiment d'être porteur du secret des 144.000 élus de Dieu. Ce Peuple choisi dont nous seuls faisons partie si nous atteignons la perfection christique en ce bas-monde...

La menace de l'Apocalypse est permanente, la venue de Jésus imminente, de notre vivant. On nous apprend à vivre dans un monde parallèle, qui détient LA vérité, le monde extérieur n'étant qu'abominations. On nous apprend à vivre dans la peur de soi qui pourrait trahir, consciemment ou non, la doctrine enseignée. On nous apprend la peur de l'autre, à l'intérieur du groupe, mais aussi à l'extérieur.

Règles de vie

À mon époque, la doctrine de Johan Oscar Smith était froide et très sévère : les garçons n'avaient pas le droit d'avoir les cheveux longs, la coupe était « à la militaire ». Les filles devaient avoir les cheveux longs, mais, attachés en tresses ou en chignon. Aucune mèche ne devait être coupée ou laissée libre.

Les vêtements devaient arriver à ras de cou, aucun décolleté n'était permis. Les manches devaient être suffisamment longues pour ne pas laisser entrevoir les aisselles ; les robes et jupes devaient arriver en-dessous des genoux. Les pantalons étaient interdits pour les filles et, à l'adolescence, les parents dispensaient les filles de sport afin qu'elles n'aient pas à mettre de survêtement ou de maillot de bains. Le maquillage, les bijoux, étaient bannis. Rien ne devait provoquer les garçons ou les hommes...

Les enfants des dirigeants bénéficiaient d'une grande liberté vestimentaire et pouvaient plaisanter entre garçons et filles, alors que nous, de condition sociale inférieure et considérés comme « pauvres » intellectuellement, nous étions harcelés pour nous repentir et nous convertir, mais aussi surveillés de très près. Nous en subissions forcément les revers, soit par un départ forcé dans une famille à l'étranger soit par des coups, un enfermement, la privation de nourriture, des moqueries ou l'isolement au sein du groupe comme un virus à éviter.

On nous disait que nous n'étions pas là pour réfléchir ; que raisonner était le début de la perte et qu'il nous fallait juste avoir la foi en la Parole de Dieu transmise par les frères anciens. Que notre devoir était d'obéir, sans se poser de question ; simplement parce que c'était écrit. Aucun doute n'était permis quant à la Parole enseignée, ce qui aurait signifié une remise en cause de l'existence même de Dieu.

Nous devons toujours être en activité, l'oisiveté étant la racine de tous les vices. Beaucoup de jeux étaient prohibés, comme certains jouets (les poupées Barbie, par exemple).

Dès le plus jeune âge, les tâches courantes de la maison étaient réservées aux filles.

Nos activités manuelles étaient la couture, la broderie, le tricot de layettes. Les jeunes filles n'étaient pas poussées à faire des études, mais formées à devenir des épouses soumises et corvéables, des mères exemplaires d'abnégation. C'était un heureux événement si les premiers nés étaient des filles : en grandissant, elles pourraient participer à toutes les tâches ménagères et s'occuper des plus petits.

Pendant les vacances, les échanges d'enfants se faisaient dans les familles : les filles devenaient filles au pair dans les familles à l'étranger et les garçons, travailleurs dans le bâtiment.

Dans une des familles où j'ai travaillé en Suisse, j'ai été soumise, entre autre, à nettoyer le sol d'une cuisine et d'un salon en grattant avec mes ongles tous les reliefs de 150m² de carrelage, à quatre pattes, toute une journée, tout en subissant des insultes de la part du couple qui m'hébergeait.

Violences ordinaires

Nous devons suivre les traces de Jésus qui, dans sa condition d'humain, avait souffert pour nous et nous avait laissé son modèle en n'ayant jamais commis de péché, dans la bouche duquel aucune fraude n'avait été trouvée. Si nous outrepassions les règles, ce qui arrivait tous les jours, bien souvent

inconsciemment, nous étions frappés à coups de tringles à rideaux, manches à balai, ceintures de cuir, coups de poings ou de pieds... À l'adolescence, j'avais adopté une posture, pour me protéger, que j'ai appelée « la Tortue », où je me recroquevillais pour me protéger.

Autres châtiments : enfermement, interdiction de parler pendant des heures, privation de nourriture, parfois par manque d'argent, mais plus souvent par punition, sur un ou deux jours. Nous n'étions Rien, tout en étant éduqués comme faisant partie paradoxalement de l'« Élite », du Peuple choisi par Dieu qui serait sauvé à la fin des temps.

Il est facile d'imaginer les effets dévastateurs sur ma santé : ulcère à l'âge de 10 ans, gastrite chronique, énurésie jusqu'à l'adolescence, tentatives de suicide par médicaments, problèmes articulaires et tendineux dus à un physique qui, selon les médecins, serait usé avant l'âge à cause de gestes répétitifs.

La violence à l'égard des enfants et des adolescents était chaque fois justifiée par des citations : « Qui aime bien, châtie bien » ou des versets bibliques tels que « Celui qui ménage son bâton hait son fils, mais celui qui l'aime cherche à le corriger ». À l'image de Jésus, il faut souffrir car c'est de cette souffrance, physique mais plus particulièrement psychique, que viendra la rédemption.

Partir...

Peu avant mes quinze ans, mon père est parti et ne nous a plus donné de nouvelles. Ma mère a commencé à prendre des médicaments qui la faisaient dormir mais aggravaient son agressivité. J'ai dû intervenir alors qu'elle s'apprêtait à poignarder ma grande sœur de 18 ans, qui s'était coupé une mèche de cheveux. C'est à ce moment-là que je me suis sentie investie d'une mission de protection maternelle vis-à-vis de mes sœurs, par nécessité. J'ai donc poussé ma sœur aînée à rejoindre mon père ; puis à son tour, elle est venue me chercher pour vivre avec eux, et là j'ai commencé à vivre.

Mais ma mère est passée par le juge des enfants, les gendarmes sont venus me chercher et elle m'a envoyée chez les mennonites, dans l'Ain, où s'étaient déroulées quelques conférences d'été. Chez eux, on m'a fait vivre une expérience afin que je me croie sous l'emprise de Satan et, ainsi possédée, j'étais harcelée tous les jours par le patriarche de ce foyer pour m'obliger à me convertir.

Ma mère jugeant cependant que j'y avais trop de liberté (cheveux lâchés, port de pantalons) est venue me rechercher. Mais nos rapports se sont dégradés, au point qu'une fois elle m'abandonne sur l'autoroute, que je fugue et sois menacée

d'une recherche par Interpol, et, pour finir, que j'attente à ma vie, avec ses médicaments, sous ses yeux. Quand les ambulanciers sont arrivés, j'étais dans le coma. Ils avaient besoin de son autorisation pour me transporter à l'hôpital le plus proche en passant par la Suisse. Elle a refusé en hurlant « Elle a voulu crever, qu'elle crève ! » C'est mon père qui, par téléphone, a donné cette autorisation.

L'équipe médicale a entendu mon appel au secours et s'est mise en relation avec le juge des enfants de Nancy. J'ai été prise en charge dans un foyer d'accueil de la DASS.

Une autre vie après l'Assemblée

Dix huit mois après ma sortie de l'Assemblée, j'ai rencontré mon mari. Nous avons eu quatre enfants, tous désirés pour ma part. Mais, personnage manipulateur, mon mari en a profité pour développer son acharnement à m'exploiter ; après vingt trois ans et de multiples conflits, n'en pouvant plus de sa perversité, de ses reproches sur mon existence même dans ce monde, j'ai fait une nouvelle tentative de suicide par médicaments. Mais réalisant que j'allais laisser mes enfants sans maman, j'ai appelé le SAMU. Je me suis réveillée internée en hôpital psychiatrique.

Comme j'avais avec moi une dizaine de livres traitant des sectes, en vue d'écrire mon livre sur mon expérience, je me suis vue accusée par le psychiatre de vouloir emmener mes enfants en secte, suivant les dires de leur père... J'ai vécu cette institution comme un emprisonnement et non comme un lieu d'aide à la libération ; personne ne m'écoutait, pour eux j'étais malade et on m'a imposé un protocole de soins contre ma volonté.

Je précise qu'aujourd'hui, je suis en passe de retrouver toute ma dignité puisque j'ai gagné mon procès contre cet hôpital, et suis considérée comme ayant été placée en détention arbitraire. Nous en sommes au stade juridique de la demande de dommages et intérêts.

Suite à cet épisode, j'ai retrouvé mon emploi en Lorraine et la garde de mes enfants envers qui rien n'est encore gagné quant à mon image de mère. En prenant le rôle d'une mère dévouée -reproduction de mon éducation passée- j'ai élevé mes fils comme des enfants rois. Mais ce sont des êtres très équilibrés, souriants et pleins de vie ; ils reconnaissent avoir eu une éducation particulière, sans violence, faite de dialogues, de complicités et de confiance, qui leur a donné une grande ouverture d'esprit.

Pour conclure

Aujourd'hui, j'ai une tendance tant à l'agoraphobie qu'à la claustrophobie. J'éprouve toujours de grands besoins de me retrouver seule, dans la journée, pour me ressourcer et affronter le monde de façon plus sereine.

Je peux dire que l'on vit avec tout cela toute sa vie, comme chacun se nourrit de son propre passé ; mais c'est là que l'on ressent le vol de notre enfance, de notre adolescence, sans parler de notre caractère qui a été forgé par ces gens et l'éducation qu'ils nous ont inculquée.

Il y a parfois au tout début de notre prise de liberté une certaine « nostalgie », des doutes, car en découvrant le monde et en en comprenant ses rouages, des questions se posent sur notre choix. Mais, au final, la liberté n'a pas de prix et surpasse largement les désagréments de cette autre société de castes, ni meilleure ni pire et dans laquelle, en ayant décrypté les codes, je baigne aujourd'hui avec vous tous et avec plaisir malgré tout... parce que *Je suis Moi...* et que *Je* me donne le droit d'exister et d'affirmer qui *Je suis*.

Pour moi, la pratique religieuse rigoriste tolérée sur l'enfant suppose que l'être humain n'est pas considéré à part entière dès sa naissance. C'est un abus de pouvoir qui le prive de sa liberté de penser, de sa liberté d'Être simplement. C'est ce que je tiens à dénoncer.

Il me semble important de préciser que je ne me sens pas « victime » de ma vie : ma vie est telle qu'elle est, je suis née dans ce milieu qui a été ma « normalité » pendant toute mon enfance et j'ai intégré un autre monde qui a, lui aussi, sa propre « normalité » dans laquelle la victimisation peut être nourrie.

Aussi, pour préserver au mieux ma liberté et mon équilibre personnel, j'ai appris à accepter ces événements comme des expériences, à en atténuer l'impact sur ma vie en ne les regardant pas sous l'angle de la victimisation mais en choisissant d'axer mon point de vue sur l'enrichissement de l'être ; c'est sans doute ce qui m'a aidée dans ma construction et qui fait que j'assume, aujourd'hui, pleinement mes différences, mon « originalité ».

